

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: A quoi l'on peut s'amuser
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quelqu'un à protéger, que tous vos sens sont en éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que, tout à coup, on entende le guet crier sur la place : « Il a sonné dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui qui n'a pas pris la précaution de mettre des guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon. Il trouvera celui-ci raide de glace et passera un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traines se gâtent. De distance en distance, près des maisons, où le soleil est plus chaud, le terrain apparaît. On a beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen de se luger. Il reste une ressource. Dans les prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir se recouvre d'une couche de glace sur laquelle on peut marcher sans même imprimer ses pas. La neige *porte* et l'on s'y luge mieux encore que sur les traines, jusqu'au moment où, avec un soupir de regret, il faut remiser la luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à Monsieur et à Madame Troyon, est certainement une des plus charmantes compositions qui soient sorties de la plume spirituelle du regretté C.-C. Dénéréaz. Elle met en scène presque tous les oiseaux de nos contrées, chacun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli, le corbeau, la basse ; la caille imite le tambour, le chardonneret la flûte, le geai marque les contre-temps, etc., toute cette description est délicieuse.

Le *concert des oiseaux* fut inspiré à son auteur durant une superbe matinée d'été, où tout vivait, chantait et se réjouissait dans la campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau bouquet. »

M. Dénéréaz s'assit à l'ombre d'un cerisier et écouta avec délices ce grand concert de la nature, qui nous a valu *Lo concert dái z'osés*, dont la conclusion est vraiment touchante et pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire que d'une manière bien imparfaite. Pour en apprécier toute la saveur, il faut la lire en patois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous » dit-il ; « après avoir écouté ce concert durant » une matinée, je m'en allai le cœur rempli de » joie. Je me sentis meilleur, car ce concert » mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dái z'osés.

(Dédicacé à Monsieur et Madame Troyon-Blesi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautain,
Que fasai on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoâvè pè la campagne.
Lè prâ n'êtiont qu'on bio botiet
Yò tienson et tserdignolet
Fasont oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aquelhi su dái sapalons
Ao bin catsi dein dàl bossons
Du la poeinté dào dzo tsantavont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasai lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiuâvo
La musiqua dè clliao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ourè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzoûrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dàl bou, dài z'adzès, dài brantsadzo,
M'est venu coumeint na brechon
D'on formidablio refredon.
Y'oëssé d'aboo la fauvetta
Et la mayentse et l'aluetta
Que subliavont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dâo tant que c'étai biau et hiau.
Lo merlo desâi lo solo
Aquelhi ào coutset d'on tsâno
Yò lo gaillâ fasai son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yò sè tegnai bin hiaut pertsi,
Fasai la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnârè :
Et po bin compliât l'accoo,
Lo coucou fasai lo ténoo.

(Faut tsouyi, quand lo premi iadzo,
On oût, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas êtrè sein z'ardzéen :
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'âi dein la catsetta
N'a petita pice bliantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut).
Ye desé don que quand tsantavè
La vox dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasai lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.
Lo pâo djuivè la trompetta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein meneint son galé subliet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min férè dè fausset
Qu'on peinsâvè ào ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè
Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne volliavè pas mécliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dâo moineau, dè l'agace,
Dâo bedju et dè la bécasse
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'êtai pas solet
A férè autrâmeint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne volliavont coumeinci
Qué quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po férè lâo chetta
Que lo sélâo sâyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.
Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'oût tant qu'à la miné
Youlâ, pioula décé, delé,
Po férè à savâi ài ménadzo
Qu'atteindont on novévezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'en baille.
Lo dzé fasai lè contréteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Mécliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo ráitolet,
Baillivont lâo coup dè subliet
Ein mimo teimps què la bécasse
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasont n'espèce dè trompette
Que n'êtai pas adé tant netta ;

Mâ clliao couâ-couâ, clliao co-co-lâ,
Tot cein fasai bin cresenâ.
La pétri, lo pindzon, la gréba,
Coumeint lo canari ein dzéba
S'en baillont avoué lâo menet
Po poâi deré lâo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi férè
Po sè teri lo mi d'affré.
Lo branla-quiuia, l'étonné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin lâo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta :
Et tot cein fasai lo tredon
D'on formidablio refredon.

Cé concert fut por mè 'na fêta
Que y'ein avé tot pliein la téta ;
Et après l'avâi attiâta
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouïo
Et ye mè seimblâvo mein crouïo ;
Kâ cé concert mélodieux
Etâi lo concert dâo bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé : *Une course d'escargots*. L'auteur fait de ce spectacle une description si amusante, que nous n'avons pas résisté au désir de lui emprunter les quelques détails qu'on va lire. — Le fait se passe dans un petit village de Volhynie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux quand on saura que les héros du match en question n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur maison sur leur dos, et qu'ils s'avancient seuls, sans le secours d'aucun jokey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni quoi que ce soit de l'installation dispenseuse de Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout simplement rassemblés sur la place du village. Ils avaient la toilette des grands jours : cheveux longs coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile serrée par une corde à la ceinture, et — luxe suprême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours, lorsque tout à coup elle frémît d'un murmure de joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hommes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaulles une rigole en bois formée de trois planches d'une longueur de huit sagènes (huit mètres environ). Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soigneusement nivelé : la planche du fond devait servir de route, les deux autres s'élevaient sur ses côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient garnis, à leur bord supérieur, de clous très rapprochés les uns des autres qui devaient s'opposer aux tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les coureurs les mieux entraînés de toute la région, et les plus célèbres. Leurs performances volaient de bouche en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils furent placés six de front à l'une des extrémités de la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks, de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !

Dès le début, deux des coureurs se débârent et grimpèrent aux parois verticales de la rigole. Longtemps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur course.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en furie, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués

d'adresser les plus sanglants reproches à des animaux qui semblaient ne pas même les entendre, ils les enlevèrent délicatement et les jetèrent au loin.

Des cigognes qui s'étaient tenues gravement jusqu'à sur les minarets de l'église, s'abatirent sur les infortunés, brisèrent d'un coup de bec leur coquille et les gobèrent — juste punition de leur indolence.

Cependant, les autres escargots ne perdaient pas une minute : la tête en avant, les tentacules dressés, ils rampaient avec diligence. De leur bouche sortait une légère salive, que leurs tentacules inférieurs étendaient devant eux comme un tapis d'appréhension. Ils glissaient, abandonnant un sillage où se reflétaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Bientôt, l'un d'eux montra ses tentacules à l'autre extrémité de la rigole : il gagnait de trois longueurs ! Son nom fut proclamé, et les moujicks, dont il avait réalisé les espérances, lui apportèrent des poignées de lichen et de mousse parfumée. La course était finie.

Elle avait soulevé les mêmes passions, le même frémissement qu'une course de chevaux dans une grande ville.

Ce brave ami B...

Tous les Vaudois qui ont un certain âge se souviennent du docteur Wulliamy, à Echallens. Non seulement M. Wulliamy était très apprécié et très connu comme praticien, mais il devait aussi une grande partie de sa popularité à sa conversation toujours originale, pittoresque et émaillée de réparties pleines de finesse.

M. Wulliamy parlait très lentement, mais décochait ses traits avec une apparente bonhomie et un petit sourire qui ne les rendaient que plus mordants. La réplique ne l'embarrassait jamais ; il la servait toute chaude.

Un de ses anciens clients nous racontait l'autre soir certaine circonstance dans laquelle le docteur donna une preuve incontestable de cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais.

M. Wulliamy avait à Lavaux un ami intime et préféré, auquel il tenait tout particulièrement. Pour ces deux hommes, liés d'une ancienne et solide amitié, une entrevue était une véritable fête.

Un beau matin, se présente tout à coup chez M. Wulliamy, un personnage inconnu qui, prenant un air grave, vient lui annoncer la mort de son ami B., à Lavaux. Vivement émotionné, le docteur se laisse tomber dans son large fauteuil, et, étendant les bras :

— Comment, mon ami B... est mort !... C'est pas possible !... Oh ! mon pauvre ami B... Et à quand l'enterrement ?

— Lundi, à 3 heures.

— Ce cher ami B... quelle nouvelle vous m'apportez là !... Voilà, monsieur, dit-il en glissant un écu de cinq francs dans la main du messager de deuil, lundi matin, je serai là avec ma femme.

En effet, le lundi, à dix heures, le docteur accompagné de Mme Wulliamy, tous deux vêtus de deuil, arrivaient en voiture devant le domicile du défunt... Ils sonnent d'une main tremblante, croyant déjà voir apparaître quelque figure en larmes.

Et qui vient répondre ?... l'ami B... !

On pourrait croire que sous ce coup brusque, inattendu, le docteur laisserait apparaître un embarras inexprimable. Eh bien, non ; son sang-froid habituel et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent point.

— Eh ! quel bon vent vous amène, chers amis ! s'écria M. B..., que je suis heureux de vous voir !...

— Eh bien, voilà, répond le docteur avec un calme imperturbable, ayant une visite de deuil à faire dans les environs, et un malade à voir,

nous nous sommes dit on ne peut guère venir de ces côtés sans dire bonjour à l'ami B...

— Comme c'est gentil de votre part ; vous êtes vraiment trop aimable. Entrez, je vous prie, entrez, chers amis ; ma femme sera là tout à l'heure... Il va sans dire que nous vous retenons pour dîner.

Chacun fit largement honneur au repas et l'entretien fut on ne peut plus aimable et cordial.

Mais, le vin d'Epesses aidant, et les deux amis n'ayant jamais oublié de remplir leurs verres, vint un moment fort gai, où M. Wulliamy ne put s'empêcher de dévoiler le mystère dont son ami ne reviendrait pas.

Le brave docteur avait été dupe d'un vagabond, d'un mauvais garnement qui trouva ainsi le moyen de lui tirer un écu de cinq francs.

En se séparant de M. B... pour rentrer à Echallens, il lui dit d'un ton goguenard : Maintenant, écoute-moi, si jamais il te prend fantaisie de mourir pour de bon, envoie-moi, un autre commissionnaire, s'il te plaît. Tu sais... seulement pour qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Je te le promets, cher ami, adieu, adieu, chère madame, bon retour !

Une des plus désopilantes répliques du vieux docteur, est celle des *Asperges et du Conseil d'Etat de 1845*, mais nous croyons l'avoir déjà racontée une fois, il y a un certain nombre d'années.

L. M.

Quelques petits agréments de la vie champêtre.

Suivre rêveur un sentier solitaire et donner tête baissée dans une toile d'araignée qui ne quitte votre nez que pour se réfugier dans votre barbe.

Tomber aux pieds de sa belle sur le gazon vert, et se relever, sinon avec l'espérance au cœur, du moins avec sa couleur aux deux genoux.

Surpris par une averse diluvienne, regagner trempé son logis en ne rencontrant sur la route que des villageois radieux qui s'écrient : Ah ! quel beau temps pour la campagne !

Lutter contre une mouche obstinée qu'on n'écrase sur sa joue qu'après s'être souffleté une heure durant.

Ramasser un fruit mûr sous un arbre et constater en le mangeant qu'un innocent reptile, qui vivait entier dans son sein, est passé aux trois quarts dans le vôle.

Surprendre une chenille qui rampe sur notre figure, ou sentir dans nos chausses une fourmi qui, à pas pressés, arpente notre épiderme.

M. Scheler à la Salle centrale. — M. Scheler, qui vient de terminer devant un auditoire toujours grandissant, la série de ses *Caucesses-récitals sur Molière*, donnera mardi prochain, 13 courant, à la Salle centrale, un *Récital populaire de littérature*. Tous les genres sont représentés dans le programme et le choix des morceaux nous paraît des mieux compris pour une séance de caractère populaire. Ce récital est fixé à 8 heures du soir et l'entrée ne coûte que 50 centimes. Tout le monde peut donc s'accorder cette instructive et amusante récréation. Les billets sont en vente chez MM. Tarin, libraire, et L.-O. Dubois ; le soir, à l'entrée de la salle.

Eufs à la neige. — Mettre sur le feu un litre de lait sucré et vanillé, battre six œufs en neige très ferme et les plonger par cuillerées dans le lait bouillant quelques secondes ; les retirer, les poser sur un plat à trous, afin de laisser égoutter le lait.

Verser ensuite dans le lait les jaunes d'œufs battus et sucrés, tourner pendant quelques instants et enlever la casserole du feu si tôt que l'on sent que la crème épaisse. Au moment de servir, poser les blancs d'œufs sur la crème.

Nettoyage des chaînes d'or. — Mettez dans une petite bouteille de verre la chaîne avec de l'eau, un peu de bicarbonate de soude et du savon. Bouchez la bouteille et secouez pendant une minute. Le frottement contre le verre poli l'or, le savon et la soude absorbent la graisse et la poussière qui remplissent les interstices des chaînons. Rincez à l'eau et essuyez. Votre chaîne aura retrouvé son brillant primitif.

(*Science pratique*.)

Livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Anglais et Boers au sud de l'Afrique, par J. Villaraïs. — En plein air. Histoires de petits bergers, par T. Combe. — Le village chinois, par Michel Delines. — L'homme aux grandes altitudes, par C. Bürher. — Janné, ou le mauvais œil, par F. Macler. — Les conditions présentes de l'Italie, par Ernest Bovet. — La princesse Désirée. Roman, de Clementina Black. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Mot de l'épigone de samédi : *Maison*. — Ont deviné MM. Hortense Pache, à Crissier ; E. Rossel, Lausanne ; A. Lavanchy, Péquignot (Neuchâtel) ; E. Linder, à Montreux ; Fse Fonjallaz, Epesses ; Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blancs. — La prime est échue à Mlle Fse Fonjallaz, Epesses.

Logographie.

J'ai trois pieds : on me boit ;
J'en ai quatre : on me montre au doigt.
Mais on me compte
Sûr que sur cinq pieds je monte.

On raconte à table que Toto, qui n'a pas été bien sage, a failli ne trouver dans ses souliers, le jour de Noël, qu'une poignée de verges au lieu de joujoux.

— Oh ! fait l'enfant, c'aurait été une mauvaise farce, et le bonhomme Noël ne fait pas de farces.

— Pourquoi pas ? répond son père. A force de s'introduire dans les cheminées, il pourrait bien être devenu un petit peu fumiste !

THÉÂTRE. — Le juste et réjouissant succès obtenu jeudi par le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, engage la direction du Théâtre à redonner cette pièce dimanche soir, à 8 heures. Heureuse diversion à l'incompréhensible vogue des *Deux gosses*, qui accaparent l'affiche depuis deux ou trois semaines et ne paraissent point encore avoir épousé la faveur du public. En effet, pour répondre à de nombreuses demandes des dehors, les *Deux gosses* seront donnés demain dimanche, en matinée, à 2 heures. — Billets chez MM. Tarin et L.-O. Dubois et à l'entrée.

L. MONNET

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Faire-part de fiançailles, de naissance et de décès.

On peut voir dans les vitrines de la société suisse d'aménagements, place St-François, un service à bière en étain artistement travaillé, prix d'honneur obtenu par la Grande Brasserie Lausannoise, outre un diplôme avec médaille d'or, à l'Exposition (Produits alimentaires) de Munich 1899.

Cette distinction, nous communiquons-t-on, la plus haute, a été obtenue au concours spécial pour la bière, auquel on a pris part 22 brasseries allemandes, 2 brasseries belges et 8 brasseries suisses.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*